

Ali Chahrour LB

Danse

Durée 55'

Dès 12 ans

The Love Behind My Eyes

نوم الغزلان

L'inédit et l'indicible font onduler les mouvements de cette pièce, dansée sur les pas des amours de Mohamed Ben Daoud et Mohamed Ben Jamea. À défaut d'être écrite, cette idylle interdite inscrite parmi les mythes de la tradition arabe subsiste dans les mémoires : « Un jour, sortant du hammam, Ben Jamea se mira dans la glace et apprécia sa beauté, il voila alors son visage et se rendit chez Ben Daoud. Ce dernier lui demanda la raison de son accoutrement.

«Je me suis miré et j'ai apprécié ma beauté mais je n'ai pas aimé qu'un autre la voie avant toi», lui dit-il.

Ben Daoud fut syncopé d'adoration.

Un amour si profond qu'il le consuma entièrement. »

Ali Chahrour extrait de l'enfer des tabous poétiques une chorégraphie pour deux danseurs qui inscrit à jamais les amants dans l'espace et le temps.

Dimanche 10 septembre à 12:00 se tiendront un brunch et une discussion autour de l'impact du théâtre au Liban en présence de Michel Abou Khalil, Ali Chahrour, Issam Bou Khaled et Nivine Kallas.

Un accueil en coréalisation avec le Théâtre du Bordeaux avec le soutien du Fonds culturel Sud / Artlink

Direction et chorégraphie

Ali Chahrour

Interprètes

Leila Chahrour, Chadi Aoun et Ali Chahrour

Musique

Abed Kobeissy

Concepteur lumière, scénographie & directeur

technique

Guillaume Tesson

Directrice de production

Christel Salem

Typographie du titre

Ali Assi

Illustration et mise en page

Chadi Aoun

Rédactrice

Isabelle Aoun

Traduction en français

Hoda Jaffal

Crédits photo

Candy Welz

Coproduction

Kunsthfest Weimar, Culture Resource, Les Rencontres à l'échelle Festival (Marseille), Hammana Artist House, Houna Center, Art Jameel

DATES & LIEUX :

Théâtre Pitoëff
mar 12 sept 20:30

Théâtre Le Bordeaux / Saint-Genis-Pouilly
mer 13 sept 20:30

TARIFS :

Plein tarif : CHF 24.-
Tarif réduit : CHF 22.-
Tarif spécial : CHF 13.-
Tarif festivalier-ère : CHF 7.-



Théâtre Pitoëff

La Bâtie
Festival
de Genève

Je suis dans la rangée des spectateurs.
Beyrouth est le théâtre et la pièce de théâtre.
Le spectacle est tragique.
Je pleure.

Le public assiste à une histoire d'amour dans une ville secouée d'événements et transformée en un théâtre tragique. Iza Hawa réunit les deux icônes du théâtre arabe : Roger Assaf, 82 ans, et sa compagne Hanane Hajj Ali 65 ans. Ils dansent ensemble pour la première fois accompagnés d'un musicien et d'un chanteur. Leurs corps et leurs voix sont imprégnés des histoires entremêlées de leur amour et des gloires et chutes des villes méditerranéennes. Ils dansent tout en feuilletant les pages de ces mémoires enchevêtrées...

• **Comment avez-vous rencontré Hanane et Roger, les deux interprètes au centre d'Iza Hawa ?**

Ali Chahrour : Si vous êtes libanais, vous entendrez parler de Roger et Hanane avant de les rencontrer [rires]. Ce sont deux légendes dans le monde arabe. Mais ils étaient aussi mes enseignants à l'université. En cela, la relation est délicate : ils sont à la fois ces grandes figures et mes anciens professeurs. Pour cette performance, je suis parti d'une impression que j'ai eue en les regardant discuter en marchant côte à côte. J'ai vu ces deux corps qui s'aiment et vieillissent ensemble. Je ne sais pas ce que c'est que d'être avec quelqu'un pendant quarante ans dans une même ville, traversant toutes les crises et les guerres du pays. C'est pour toutes ces raisons que j'ai eu envie de travailler avec eux.

• **Comment votre relation a-t-elle évolué, maintenant que vous les dirigez ?**

Ali Chahrour : C'est une expérience très difficile pour moi. J'ai d'abord été effrayé par la dynamique : comment, à trente-trois ans, allais-je travailler avec ces grandes figures du théâtre ? L'autre défi était de faire danser des corps âgés. Ils ont des désirs, l'envie de bien faire, mais leurs possibilités de mouvement sont limitées. Mettre en scène des corps pétris de limitations est à la fois délicat et intéressant, aussi parce qu'il faut trouver des façons de s'adapter tout le temps, travailler la simplicité du geste et mettre en évidence la fragilité des corps. Heureusement du fait de leur expérience et de leur vécu, Hanane et Roger sont des collaborateurs formidables : ils écoutent, connaissent leur rôle et essaient tout ce que je leur propose. Nous sommes devenus très proches. C'est un processus qui m'émeut beaucoup et de façon très personnelle : je nourris les mêmes inquiétudes pour ma mère et les personnes âgées que je connais.

• **Vous avez dirigé par le passé des danseurs non-professionnels, et avez déclaré avoir écrit à partir de la façon dont chacun bouge dans la vie. Avec Roger et Hanane, de quelle manière travaillez-vous ?**

Ali Chahrour : J'ai des projections concernant les interprètes et ce que je veux leur faire faire. Mais ce qui est beau dans la danse, c'est la nécessité constante de s'adapter aux corps. Cette pièce part de ce travail d'adaptation-là, comme toutes les précédentes. Je m'intéresse aux individus et à leur qualité de mouvement. Je ne leur impose pas ma chorégraphie, j'épouse leur manière de bouger, leur potentiel, et surtout, je m'attache à ce qu'ils se sentent à

l'aise. Comme ce ne sont pas des danseurs, le mouvement ne vient pas d'une technique, d'un entraînement, mais plutôt de leur mémoire et de leur propre qualité de mouvement. Je mets en avant cette esthétique-là. Cette pensée de l'adaptation ne s'applique pas qu'à la technique corporelle, elle a à voir avec nos vies quotidiennes, parce que tout ici nécessite que nous nous adaptions en permanence. On ne sait jamais ce qui se passera le lendemain. La première d'Iza Hawa a lieu la semaine prochaine, et je ne sais toujours pas si je pourrai aller jusque là : il y a deux jours, le taux du dollar a encore augmenté de vingt pourcent. On apprend à s'adapter constamment, à rester flexible, et tout cela finit par s'intégrer à la danse de manière organique. Ma chorégraphie est faite d'adaptation, mais pas de compromis. Cette différence est cruciale.

• **Vous avez déjà évoqué par le passé les difficultés, pour les artistes, de créer au Liban. Où en êtes-vous aujourd'hui ?**

Ali Chahrour : À chaque fois que j'ai déclaré qu'il était impossible de créer ici, la situation a empiré. Le théâtre au Liban va mal, à l'image de tout le reste. Il est de plus en plus difficile pour les spectateurs de venir au théâtre à cause du prix des billets, tandis que les artistes ne peuvent pas se permettre de baisser les prix s'ils veulent survivre. En outre, la situation des salles elles-mêmes est très compliquée. Après l'explosion du port de Beyrouth, la plupart des équipements et des théâtres ont été détruits, et ils n'ont pas obtenu les fonds nécessaires pour leur rénovation. Vous me posez cette question à un moment très délicat, quelques jours avant la première. Je me sens toujours très stressé à ce moment-là, je me demande pourquoi je fais cela, et pourquoi nous nous épuisons à mener la même bataille chaque année pour créer à Beyrouth. Mais après chaque première, quand je vois l'effet du travail sur le public, j'adopte toujours un point de vue différent et je me dis que ça en vaut la peine.

• **Jusqu'à présent, vous êtes apparu en tant que danseur dans plusieurs de vos œuvres. Comment abordez-vous les pièces dans lesquelles vous ne dansez pas ?**

Ali Chahrour : C'est une question intéressante, parce que dans ce spectacle, je ne danse pas mais je suis sur scène. Avec mon assistant Chadi Aoun, qui jouait également dans *The love behind my eyes*, nous restons au plateau pour aider les interprètes, qui ont des difficultés à marcher et à danser. Nous sommes là au cas où quelque chose arrivait, afin de pouvoir le gérer de manière organique. S'ils ont besoin d'aide pour aller au sol et se relever, nous sommes là. Il est très difficile de se chorégraphier soi-même en tant qu'interprète, alors dans cette création, j'apprécie de ne pas danser sur scène. En revanche, j'ai l'impression que mon cœur bouge tout le temps. C'est Hanane et Roger qui me manipulent, plus que l'inverse.

• **Dans quel cycle s'inscrit Iza Hawa ?**

Ali Chahrour : Elle est la quatrième pièce de ce qui devait initialement être une trilogie. Je devais entamer une nouvelle trilogie sur la peur cette année, mais nous l'avons reportée pour des raisons politiques, parce qu'il s'agit d'un sujet sensible. Nous travaillerons sur le premier chapitre en 2024. En attendant, j'ai créé cette

performance, qui s'inscrit dans le thème de l'amour (avec Layl-Night, Du temps où ma mère racontait et The Love Behind My Eyes).

- **Pour la bande-son du spectacle, vous travaillez de nouveau avec votre collaborateur régulier, Abed Kobeissy...**

Ali Chahrour : Je travaille avec Abed depuis 2018. La musique s'inspire de poèmes et de textes que Roger a écrits pour Hanane, mais aussi pour Beyrouth. La bande-son a quelque chose de tragique quand il évoque la ville, mais se mêle à de la tendresse quand il parle de sa compagne. La musique joue avec ces deux extrêmes, comme chanter une berceuse pendant que tout autour d'écroule. Abed joue sur scène, avec les interprètes.

- **(...) Le religieux occupe une place centrale dans votre imagerie. Quelle est votre relation à la croyance et à la spiritualité ? Êtes-vous spirituel ?**

Ali Chahrour : Je suis très inspiré par les rituels en général. L'iconographie, la peinture, les références religieuses font partie intégrante de ma culture et je trouve tout ça très beau. Je suis issu d'une famille chiite, et je suis passionné par la complexité de la religion et de toute l'organisation politique et sociale qui l'entoure. Mais je ne pratique pas, et la spiritualité, dans mon travail, vient du théâtre en tant que rituel. Elle vient du fait de réunir du monde dans une même pièce, de travailler avec eux, de créer de nouveaux liens et, en salle de répétition, de cultiver nos propres rituels chaque jour. D'écouter les histoires de chacun. Ça crée une autre forme de spiritualité, pour moi la plus importante. Le théâtre comme un espace dans lequel on peut créer une petite communauté à l'image de notre société rêvée.

- **(...) L'amour est-il le dernier recours dans des temps de désespérance politique ?**

Ali Chahrour : Aussi cliché que ça en a l'air, oui. À Beyrouth, et je l'ai entendu dire de nombreuses fois, la seule chose qui reste pour nous désormais, c'est nous-mêmes et l'amour que l'on se porte les uns pour les autres. Nous avons tout perdu en trois ans, et la seule chose qui reste de tout cela n'est que l'amour vrai et sincère. Une chose très émouvante a émergé de ces trois dernières années : les gens sont devenus de plus en plus bienveillants. Il y a plus d'empathie qu'il n'y en avait avant.

- **La création approche : que souhaitez-vous dans le futur proche ?**

Ali Chahrour : Je n'ai pas de souhait, mais je m'inquiète que le théâtre devienne de moins en moins important pour le public ici. Je peux le comprendre, tant les gens sont occupés par d'autres problèmes, par le problème quotidien d'approvisionnement en nourriture, en médicaments. Mais il y a un risque immense que le théâtre meure au Liban. J'espère que cette création me fera changer de perspective, et me prouvera qu'il reste encore de l'espoir pour les arts vivants dans ce pays.

Propos recueillis par Samuel Gleyze-Esteban pour l'Œil d'Olivier 7 juin 2023

À VOIR AUSSI :

Ali Chahrour

Iza Hawa

ven 15 sept 21:00 & sam 16 sept 21:00

Yinka Esi Graves

The Disappearing Act

ven 15 sept 19:00 & sam 16 sept 21:00

RESTAURANT LA RÉPLIQUE :

La Bâtie s'associe une nouvelle fois à la réplique pour le before et l'after show !

Dès le 1^{er} septembre, le bar-restaurant du Théâtre Saint-Gervais ouvre sa cuisine à 18:00 pour l'apéro et jusqu'à 23:00 pour la restauration chaude.

01.09 – 16.09.2022

18:00 – 01:00

Dernier service cuisine à 23:00